

Aux rives du Paralet : La Liturgie Divine de la Poésie

(Mon manifeste poétique)

Dr. Klitos Ioannides

Président de la société Philosophique de Chypre, écrivain, chercheur

Pour les hommes de mon époque, ceux qui ont grandi dans les années 1940, 1950 ou 1960 à Chypre, Chypre du combat contre les occupants anglais, mais aussi de la nature vivante, des rivières, des collines, des vergers et des arbres fruitiers, Chypre de Byzance, des prêtres et des temples, des chœurs d'église et des enfants-diacres, dans cette Chypre, parfumée des louanges naturelles et métaphysiques « se sont formées les volontés de ma poésie » (C. Cavafy). Mes conceptions esthétiques et philosophiques se sont forgées et mes questions intérieures se sont posées, résultant d'une aliénation existentielle au monde du rêve et de la perfection utopique, puisque notre planète cruelle, barbare, féroce et malportante ne s'offre pas à l'amour du Beau et du Sacré. Au contraire, sa laideur morale répulsait mon âme sensible et blessée. Contre l'anthropophagie et les déchirements Hésiodiques, j'ai posé comme puissant et invincible antidote, le Haut-delà et l'ecclésiastique : « Elevons nos cœurs - Livrons nous au Seigneur ». Ma consécration pour le Haut-delà était entière et définitive.

Dès ma première édition (1967, *Sixième Génération* (poésie)), j'ai déposé les graines des profondeurs de mon être et ma passion pour le Beau, la beauté de la forme, corporelle et supraterrrestre. Dès le début, j'ai cheminé vers l'universel ontologique et révélateur Aristotélien, autant que le permettent le « Granikos des mots » (K.I. *Afflictions* (poésie 1981)) et les limites du langage.

Dans mon écriture tu peux facilement discerner mon esthétique, laquelle est liée organiquement avec le non-fini, le devenir de l'énigme et du soupçon, l'ironie d'une interminable Odyssée vers la liberté de l'infini et de la transcendance constante de chaque cadre exigü. Action, dans le cadre esthétique est l'attitude des personnages héroïques et des saints, des hommes de la transcendance sanguine, des corps et des consciences, mais aussi la nature de l'insatisfaction comme arme contre l'habitude fossilisée et, enfin, le Calvaire personnel en vue d'une Résurrection perpétuelle et intense. Dans ce chemin psychique et spirituel m'a dirigé la nécessité du plus dans ma vie, l'amour, la synthèse des mondes sensibles et ultrasensibles, le mythe archétypal, l'histoire et la métahistoire, le verbe des anciens, les deux mille ans d'expérience ecclésiastique, quelques éléments d'Orient, et également le sourire ironique de la Joconde et des Kouroi archaïques, le cri sonore de l'éternité, l'élan vital de H. Bergson, le non-fini de Dieu. Il s'agit d'un chemin désertique, terriblement solitaire. C'est pour cela que je n'ai pas voulu multiplier les mots. J'attendais et j'attends les explosions du silence sacré.

La liturgie divine de la poésie présuppose une insoutenable lutte avec le temps, le sublime et les merveilles de l'extase de Longin. Le re-dit de notre plume conduit à la mort de la création, c'est un enlèvement. Le combat avec la forme est continu et gigantesque. Quelque chose d'analogique comme la « gigantomachie pour l'essentiel » de Platon. Dans la création artistique se forme la dialectique vers le haut et l'expression vers le bas comme dialectique vers l'extérieur et l'intérieur. Un vrai travail d'Hercule. Et cela n'implique pas une soumission à une école contraire d'esthétique mais au contraire il implique une synthèse de sens multiples, une synthèse

d'éléments physiques et métaphysiques. La perfection de l'idée se mérite, dans la mesure du possible, pour prendre corps. Mouvement multiple et diverse (Saint Paul), le multiple Aristotélicien, l'éternellement cherché et désiré de l'action poétique dans le langage épique, lyrique et tragique.

La liturgie profonde et le sens élevé du verbe poétique, exprimé par le suffisant créateur, sous-entend un poète crucifié entre ciel et terre, entre les choses visibles et invisibles et entre son utopie de perfection et de l'imperfection du monde malin où l'on habite, circule et existe.

Le poète du haut de l'échelle de la croix contemple le monde et le cœur saignant souffre et compatie (*Prométhée Enchaîné*) avec le genre humain. Descendant au monde des Enfers, c'est-à-dire, dans nos trois mondes (physique, émotionnel, noétique), il prépare sa Résurrection poétique, la Résurrection du monde et sa délivrance. Comme Orphée, Hercule, Ulysse, Perséphone, Alceste, Jésus-Christ ont atteint la porte de l'Enfer, de même, le poète descend dans le drame du monde, c'est-à-dire dans les consciences pour les élever, les renverser, les affiner et leur montrer prophétiquement le chemin vers la lumière du ciel. C'est pour cela que la poésie est lumière de révélation pour toutes les nations, délivrance et guérison des âmes et des corps.

Le verbe poétique dispose alors des pouvoirs transfigurateurs et devient parole révolutionnaire dans les cœurs et les pensées de ceux qui agissent poétiquement. Le langage poétique est une alchimie qui transmue la réalité en devenant pierre précieuse et stalagmite de l'éternel. Le verbe poétique est le vin rare que le Seigneur a offert aux Noces de Cana. Ceux qui peuvent goûter ce vin métamorphosant connaissent existentiellement les grandeurs de la Theotokie (faire naître Dieu). Ils deviennent «theotokoi». La quête de la poésie est la Theotokie, c'est-à-dire, la sacralisation et la divinisation de notre monde désacralisé.

Liturgie et lieu de la poésie est l'univers entier. Le poète-prêtre est théurge dans la liturgie sainte et cosmique de la Création entière. Contemplant dans une nuit glaciale d'hiver le turquoise du ciel étoilé, il voit, entend, interprète la musique des hiéroglyphes de Dieu et analyse les formations humaines et microcosmiques, tout t'en reliant les points infinis de Dieu, qu'il rencontre à chaque pas, dans les cités humaines, dans la nature et le mystère du Créateur et de la Création.

Le poète devient alors, de cette façon, le grand médiateur érotique (*Banquet*, Platon) entre le monde des dieux et du monde imparfait des humains, guérissant, par son action grande et parfaite, les traumatismes et les plaies de la mort que portent le moi malade des mortels. Le sens sublime de la poésie n'est pas autre chose que la force divinatoire et oraculaire, ayant la grâce divine de ressusciter et d'élever au ciel les choses terrestres, périssables et fausses, en les envoyant aux plages célestes de Dieu, au Paradis. Ainsi, le verbe du poète devient la leçon majeure célébrant sur l'Autel Saint où Dieu a marché, communion sainte et perpétuelle, et liturgie dans les Saints des Saints, pour la vie et la délivrance du monde. Et tout cela par la réduction anagogique.

Les vrais poètes sont les protecteurs de la vie et les défenseurs de la liberté, parce qu'ils peuvent réprimander les vents dangereux et marchent sur les eaux. Ils deviennent le saint sacrifice à l'autel du monde et convives à la Cène des saints Sacrements du Dieu humilié. Ainsi la poésie devient église de Dieu souffrant et de l'homme souffrant aussi, avec pour mission le sacrement du monde (Liturgie Sainte). Le poète, voix criant dans le désert (Saint Jean Baptiste), prépare au travers de sa parole la voie de Dieu, la voie des Saints (A. Empirikos, *Od. Elytis*).

Comme danseur, le poète, extasie les humains et avec son inspiration, les emportent au pays sans-frontières, c'est-à-dire à l'infini et à l'insaisissable du Mystère. Il devient ainsi inspirateur et analyseur des Eleusines du Ciel puisque la poésie n'est que le deuxième état du monde, l'endroit de la création, la Grèce du Haut, la Grèce intouchable (Od. Elytis) qui tient dans ses belles mains le destin et l'avenir du monde. La poésie est l'éternel féminin de Goethe et pour nous les grecs, la miséricordieuse Aphrodite de Chypre, ou l'élue de la déesse, Hélène d'Homère, avec toutes les guerres de Troie qu'elle a provoquée et provoque. Dans son second Faust Goethe a reconnu cette Hélène. A travers elle il a visité les idées éternelles, matrices et gouvernantes du monde et des choses.

La poésie est quelque chose au-delà de l'universel de la *Poétique* d'Aristote ou de l'extase des choses transcendantes *Du sublime* de l'ancien esthéticien Longin. C'est la verticale de la croix, afin de ne pas perdre le spectacle céleste des échelles du ciel poétique, mais aussi l'horizontale, qui sous-entend communion et amour des moindres frères. La poésie est dans ma vision ou dans mon rêve, l'Evangile à perpétuité, qui veut dire au ciel et sur terre et dans le monde, mais non pas du monde, l'interminable nouveau Testament du Très Haut, l'effacement continu du moi intérieur, destructeur, mais en même temps, constructeur. Le poète est l'ermite de l'esprit et l'ascète de Dieu (Rilke).

Les hommes sont comme les feuilles sèches que le vent emporte, dit Glaucos dans l'*Iliade*, luttant pour la liturgie divine et cosmique de la poésie et combattant avec le fond du haut des choses inconcevables (A. Papadiamandis), l'incompréhensible de Dieu (Saint Jean Chrysostome). Par ce combat vient la grâce sainte, l'action de l'Esprit Saint, la complicité du sublime, comme force salutaire, délivrante et guérissante. C'est la grande consolation de l'Art, comme nous la vivons dans l'épopée homérique, chez Hésiode, chez Pindare, dans les anciens lyriques, chez les trois grands tragiques, aux mystères d'Eleusis. Enfin, le verbe philosophique archaïque ne se prive pas aussi de la grande fonction poétique. Des noms comme Héraclite, Parménide, Empédocle, des Orphiques et de Pythagoriciens et bien sur la langue archétypale du Mythe, Platon du *Banquet*, de *Phédon* et de *Phèdre*, la *Poétique* et la *Métaphysique* d'Aristote, valident le vrai du verbe et confirment la cime comme pensée poétique.

Les sortilèges de Circé, Calypso et des sirènes, dévoilent le maître de la civilisation mondiale, le saint « démon » qui s'est tenu instructeur des Grecs, l'inspirateur des trois grands tragiques, Homère. Le sort de l'ase dans l'*Orestie* d'Eschyle, l'intervention d'Athéna pour la délivrance des chefs des Achéens dans l'*Ajax* de Sophocle et l'apparition d'Héraclès divinisé dans le *Philoctète* de Sophocle pour donner solution à l'entêtement du héros blessé et pour réaliser l'oracle d'Hélénos sur la défaite de Troie. Mais aussi les *Baccantes* d'Euripide, exemple sublime du culte Dionysiaque, tout vient souligner que les hommes et les Dieux se mouvent ensemble – συγκινούνται - de manière à réaliser le plan divin, la volonté de Zeus et pour faire savoir au public d'Athènes et en s'élargissant à toute l'humanité, la sainte dévotion (ευσέβεια), le sens profond de la morale poétique et de sa mission.

« Je l'ai vu qu'il m'a vue » dit Penthé dans les *Baccantes*. Quand Dieu te voit, tu meurs et tu deviens saint-sacrifice (σφάγιο) (πένθος-Πενθέας). Sur scène, à travers ses malheurs, l'homme-héros célèbre le mystère de la mort, suscitant compassion et peur (έλεον και φόβο), mais aussi catharsis spirituelle et esthétique, d'où la guérison. Comme l'un des trois mages qui rencontre la vérité en chair dans la grotte de Bethléem, il repart par un autre chemin.

« Aujourd'hui tu vas naître et mourir » dit le devin Tirésias dans *Œdipe Roi*. Dans chaque action théâtrale, dans chaque spectacle de tragédie, se célèbre la naissance-renaissance de l'homme-héros et sa mort, remède (φαρμακός) et sacrifice (σφάγιο) pour la cité, aux Thargélies cathartiques. Cela ne se passe pas ainsi, chaque dimanche, à la Sainte Liturgie de l'église poétique quand se sacrifie l'Agneau de Dieu, pour que l'homme naisse à la vie éternelle et pour qu'il meurt dans la vie terrestre et périssable? Théâtre et Eglise parlent le même langage des archétypes.

Parallèlement, l'Ontologie Parménidienne parle pour l'Eon, comme ce qui n'était pas, qui ne sera pas, mais qui est. L'Ancien Testament, après l'expérience du Buisson ardent et l'entrée au début dans la lumineuse nuée et à la fin dans l'obscurité divine, entend la voix du Seigneur « Je suis celui qui est » (ο Ων). Celle-ci est la voie vers la sainte expansion du voyageur mystique. Ce cheminement mystique devient poésie sublime, vin de premier choix aux noces de Cana et nourriture abondante, qui nourrit les cinq milles et quatre milles personnes, guérison de la bossue par le touché du bord du vêtement (κρασπέδων) du Christ. Il s'agit de l'ascension poétique vers les Andes de Dieu.

Au touché du bord de l'habit du Christ se cache la légère brise, la rosée aermont et l'autre esthétique du Paraclet, la source réelle de la civilisation, qui émane du Saint Hypéeroon(Ιερό Υπερώο) de Jérusalem, là où se sont déroulés les faits les plus marquants et saints de la planète terre : la Cène(corps et sang de Dieu), l'Humiliation (Ι.νιπτήρ), l'apparition du Rescussité (deux fois) (Thomas : - Mon maitre et mon Dieu, Christ : - Bienheureux ceux qui n'ont pas vu mais qui ont crus) et la descente du Saint Esprit, sous forme de langues de feux.

Les sept paroles du Seigneur sur la Croix, ont inspiré poésie et musique, avec l'incompréhensible grandeur – Pardonne les, – Ili Ili, et le – C'est fini (Τετέλεσται). Ceci est la fin sublime de la poésie du Dieu souffrant et humilié et l'exemple céleste pour l'anabase de l'homme (Saint Jean Perse), au monde archétypal de la divination et de la perfection.

Nous décelons une sainte poésie aux soupirs du publicain, dans les larmes de la prostituée, dans les regrets de Pierre, dans les encens des femmes aux myrrhes, dans l'aveu du larron reconnaissant et dans chaque blasphème et trahison nous avons le profane et le diabolique de l'antipoésie.

Les quelques exemples du monde ancien et chrétien montrent et démontrent une poésie au-delà des névroses et des psychologismes, des subjectinismes et d'arbitrairismes et des insolentes présomptions. Le grand fait naître de grandes choses et le petit de petites, d'où la nécessité de la physiologie. Mais le mystère demeure. Pourquoi la fourmi existe? Pourquoi la feuille de l'arbre-homme ne vit que quelques années? Quel destin universel dirige les choses? La fatalité existe-t-elle aussi dans l'Art (εμπαρμένη)? Pourquoi d'un côté un grand Eschyle, un El Greco, un Shakespeare, un Molière, un Beethoven, un Dostoïevski et de l'autre des myriades de mineurs?

La sainte liturgie de la poésie est un chemin Odysséen d'une montée insoutenable vers le ciel. Mais personne n'est monté facilement au ciel (Saint Isaak le Syrien). Dans cette échelle jacobéenne tu es blessé par l'ange, dans la lutte de Jacob avec la force céleste. La blessure de l'ange, la blessure ensanglantée est la vie de l'Art, l'Art elle-même, porte du ciel, comme le dit Jacob. Lance dans le côté, sang et eau.

Le prix de la création est tres élevé, mais son avoir un « bien éternel » (κτίμα εσαεί)

(Thucydide), une communion de Dieu, une entière esthétique d'effroi sacré, un recueillement, la miséricorde de Dieu et le mystère théâtrique d'une beauté inconcevable (pseudo Denys, l'Aréopagite). Un vrai hymne Acatliste, mère lointaine et rose infanable (Od.Elytis).

Faust dit « beau moment reste » et illustre le drame indicible de l'homme mortel, l'implacable mouvement du temps mortel. Malrow nous dit dans le même climat fatal: Oh! I am dying an everlasting death. Cette mort qui nous accompagne est-elle le prix de la démesure (hubris) ? Dans le sommeil cosmique des disciples, lors de l'agonie de Gethsémani, l'homme Jésus, nous représentant tous, demande d'échapper à boire le verre amer de cette mort. Malgré cela, il se soumet à la volonté divine et chemine vers l'élévation de sa Croix. Sa foi en la Résurrection est infaillible. Il gagne « l'autre forme » du Ressuscité. Il est entré dans le fond sacré de l'inconnu pour trouver du nouveau et il a gagné le nouveau (Ch. Baudelaire). Il est devenu un autre (je est un autre, A. Rimbaud). Le poète français réussi à incarner, comme altérité ontologique, chaque artiste, chaque grand acteur ou créateur.

Un autre grand poète se demande - Qui va me consoler d'être naïf ?(Od. Elytis). Dans cette négation, dans ce « ne pas », le verbe poétique est la seule consolation et le seul antidote, conjurateur et guérison, remède immortel et topographie de l'âme, beauté salvatrice, habit sacré et voile de Dieu.

« Mais la vie tout de même
n'est pas pour le voyant
homme les étoiles
rien d'autre que prologue d'immortalité »

(A. Calvos)

Le poète frappe avec son marteau, toujours vers l'inconnu, l'inconnu sacré. Il devient Pythie et devin tel Calchas, Cassandre, Hélénos, Demodokos. Il s'agit du deuxième état du monde: il découvre pour la première fois le monde et peut marcher librement sur les eaux, gagner la loi de la pesanteur et devenir invisible dans l'invisible. Et tout cela par la danse.

La véritable aventure de l'écriture créatrice, dans cette sublime dimension, devient langue dans la langue (P. Valéry), porte du chemin du Bois de la Vie (Ancien Testament). La poésie, comme une épée tournante et Cherubin, garde la route mystique des initiés et de tous ceux qui goûtent à l'eau parlante, l'eau vivante qui conduit à la vie éternelle, l'eau immortelle de la Tradition. Il s'agit de la vraie réminiscence Platonicienne qui se gagne avec la ciguë de Socrate et les quatre manies sacrées du *Phèdre* (Apollon (prophète), Dionysos (mystique), Aphrodite et Eros (amoureuse), Muses (inspiration sacrée)). A travers le chemin de la folie sacrée s'évapore l'eau de l'oubli (λήθη) et le non-oubli (αλήθεια), comme une force cosmique, aide à surpasser le destin et atteint la conquête perpétuelle de la liberté, qualité première de Dieu. Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté (Saint Paul). Vous êtes appelés à la liberté (Saint Paul).

Le grand créateur vole constamment quelque chose à la mort. Ayant en lui l'amour, ce doux troublement de l'inconnu, il chemine vers la lumière, comme Jésus Christ et comme tous les amoureux (Od. Elytis). Là, règnent la beauté, la vérité, l'âme, la jouissance, la liberté, Dieu. Tout

devient synonyme et synonyme de la poésie, le vrai sel de la terre, la Pentecôte continue. De cette seule manière tu peux sortir du labyrinthe du Minotaure et comme Thésée d' Ariane, le fil de la poésie a la main, tu t'éloignes de la maladie du désespoir mélancolique et tu te guéris de la tristesse et du brouillard de ce monde figé dans le mal. De l'Eve en chute tu deviens Marie et tu mets au monde l'Évangile de la délivrance et le Sauveur lui-même. Là se trouve le lieu cosmique et la formule intacte (A. Rimbaud), comme un signe, qui ne cache pas, ne dit pas, mais signifie (Héraclite). Le miracle se célèbre lors de la découverte de la magie du verbe salé et du parfum de la poésie, comme l'action chimique et alchimique, analyse des qualités immortelles dans la relation ontologique de la limite (Création) et de l'illimité (Créateur). « Qui vient à l'être par l'effet des mesures qu'introduit la limite » (Philèbe).

Dans cette théurgie dangereuse, si tu ne te brûles pas comme Sémélé, la mère de Dionysos ou si tu ne perds pas l'esprit, comme Anchise, le père d'Énée pendant sa relation avec Aphrodite, tu deviens Van Gogh et tu mets le feu à tout ou El Greco et tu avances mystérieusement vers le Paradis. Tu peux aussi silencieusement monter l'échelle infinie un par un les degrés, en te consumant doucement pour le degré suivant, gravissant, comme un nouveau Moïse, les hauteurs du Sinaï où Dieu s'est révélé, pour atteindre le dialogue suprême dans la nuit divine. Tout ce qui naît et grandit comme Art est dû à la connaissance existentielle qu'après la traversée du désert (Dieu vient du désert, K.I. *Afflictions* (poésie)) se trouve sûrement la Terre promise.

Odysseas Elytis me confessait son souhait quand nous marchions une après-midi dans le jardin du Luxembourg, à Paris, qu'il voulait écrire une telle poésie qui pourrait être acceptée par la *République* Platonicienne. Un tel rêve, avec comme bagage la perfection morale et ontologique, évoque le royaume de Dieu, où le Christ, en majesté, immobile et sans peur, dans toute sa gloire du haut de l'éternité, contemple le monde avant son commencement et après sa fin, en nous montrant le chemin de la sortie du royaume de la mort.

L'art, comme relations nouvelles par rapport aux choses, se trouve au fond où est la vérité (Démocrite). L'art a quelque chose de doux et d'amer (Apocalypse de Saint Jean - A. Rimbaud). Par l'effacement de l'ego et en faisant le vide en soi (T. S. Eliot et les Saints Pères de l'Église), en liant le commencement à la fin (Alcmène de Crotone), comme chute des voiles et ouverture sur les tentures du temple, ayant les sens sanctifiées, afin de transformer son œuvre en temple de la Création, où l'on entend le cantique des cantiques des noces divinisées. Chaque création représente une suggestion et une allusion, petit tas de secrets (A. Malraux), symboliquement et réellement. Les supérieurs alors se sacrifient pour faire monter les inférieurs et l'expression devient la forme sublime du pardon (Pardonne-les, ils ne savent pas ce qu'ils font). Ainsi les problèmes des humains se ressoudent avec l'ouverture des consciences. Ici se trouve le rôle transmutateur des arts. Si les vers ne renversent pas les régimes (Titos Patrikios), ils peuvent changer les consciences en les dirigeant vers la révolution permanente, celle de l'esprit. Les corps peut-être ne se ressuscitent pas, mais les rêves se ressuscitent sûrement, comme dimension de l'esprit (A. Malraux). En refusant la laideur, tu refuses l'injustice et chemine vers le monde imaginaire des citées célestes (Jérusalem - Hurgalaya), vers la combinaison infinie de l'imagination, comme l'ont conçu les surréalistes et l'ont formulé les prophètes et les saints, mais aussi les soufis et tous les mystiques de l'Orient et de l'Occident.

J'en viens aux Grecs. Ils ont vu l'homme comme un être autonome et archétypal, ayant l'idée

au centre de l'existence. Ils ont découvert les limites et le « connaît-toi toi-même », l'autoconnaissance. Cela par le réveil du Verbe. Réalisant l'illusion et la perfidie des choses (verbe philosophique et tragique), ils ont vu l'homme et Dieu, parfaits dans leur forme et nous ont livré des chefs d'œuvres d'art et de pensée. Personnellement, nous n'avons pas ignoré le monde de la Bible. On a essayé de comprendre, dans notre œuvre en prose et poétique, l'homme comme création, uni et unique, même s'il pêche. La création se dirige vers la foi infallible, vers le Dieu non-fini, l'incompréhensible et peut trouver par le martyr sa délivrance et sa liberté, comme les martyres et les ascètes.

Prenons d'abord l'exemple du verbe tragique qui essaye d'ouvrir la faille dans le mur épais et fermé du monde, même si le ciel s'ouvre rarement pour donner à travers le Deus ex machina la solution. Très souvent les dieux se taisent. Devant ses dieux sans voix et silencieux, le héros tragique se présente grand (Œdipe, Antigone). Les dieux des Grecs anciens nous jalouent et jouissent de nous écraser par le destin fatal (ειμαρμένη). Euripide, tout de même, recherche la paix (γαληνίζειν) et la tranquillité, le sommeil qui prépare au sommeil éternel, le port calme après les troubles et les tempêtes. Si tu ne ressens pas le drame humain jusqu'aux os qui, par l'acte dramatique, deviennent sacrés en apportant la liberté (Solomos), tu ne peux pas connaître les secrets de la tragédie ancienne, indissolublement liée avec les forces métaphysiques, qui se cachent hermétiquement dans le mystère. Celui qui s'est battu contre ses forces divines, se détruit. « Devant la nécessité même les dieux ne luttent pas » (Simonide).

Même si l'homme se bat pour le meilleur, les dieux renversent tout. Et alors il ne comprend rien. Il se trouve constamment devant un mur. Les trois tragiques cherchent la faille, la lézarde de lumière dans ce mur, dans l'action dramatique et le verbe.

L'hubris (démésure) répond à l'hubris, par l'ate (ἀτη), la brume tombant du ciel, l'aveuglement et l'embrouillement de la raison humaine. La philosophie platonicienne n'accepte pas la jalousie des dieux. Dieu est bon, selon *Timée*. Euripide insiste sur le problème du mal, de l'erreur comme le destin des êtres face aux dieux. Selon la *République* Platonicienne, Dieu est sans cause, il se place en dehors et loin du mal et de l'erreur. *Hippolyte* d'Euripide est le juste souffrant et *Oreste* d'Eschyle fait son crime selon l'ordre divin, celui d'Apollon. Tant Platon qu'Euripide recherchent dans leurs œuvres la béatitude et sanctifient les bienheureux. Ils recherchent la paix, après la tempête avec pour conditions la vertu et la soumission à la volonté des dieux. Même si la grandeur de Sophocle est présente dans les héros du grand tragique, l'incompréhension du malheur humain a pour responsable, Zeus. En d'autres termes, Dieu dirige tout et l'homme devient jouet entre les mains de Dieu (*Lois*). L'homme doit baisser la tête et accepter. Mais d'où vient alors l'erreur tragique? Œdipe est innocent et essaye de faire tout pour le mieux. Mais ses efforts pour faire le mieux le conduisent à une terrible fin. La douleur des toutes limites nous apporte le sentiment du sacré et donne au malchanceux et infortuné héros la dignité, mais aussi la divinisation (*Œdipe à Colonne*). Les idoles alors se mouvent sur la scène, à travers le goût du texte que nous transmet l'acteur (P. Claudel). Les textes tragiques et immortels deviennent essence et nourriture de notre esprit et de notre être.

Les œuvres fonctionnent comme des corps physiques avec leurs réactions chimiques et frappent notre sensibilité et notre imagination. Les œuvres d'Art évoquent les malheurs de l'héros et agitent notre monde émotionnel. Ils attirent notre compassion et provoquent le trouble sur notre conscience artistique. Ainsi par l'action théâtrale et par la communion imaginative du spectateur, se réalise chez les élus l'enthousiasme divin. Tous, acteurs et public, dans la relation

magique entre la scène et la place, deviennent les intermédiaires sacrés, les démons anciens (*Banquet*), les rares, les bacchants, les porteurs du narthex (ναρθηκοφόροι).

Les grandes œuvres, avec leur forme Protéique et leur action dramatique et scénique (δράμα εκ του δρω) offrent la possibilité de la vision du masque de la vie, dans ces multiples facettes (θέατρο εκ του θεώμαι). Sans oublier que pour l'ancien grec, l'ethos est le démon de l'homme (Héraclite). En mystifiant la vérité diachronique, le sublime, le merveilleux, tu mystifies et dénudes, en même temps, le faux, tu dévoiles l'âme, les caractères et les différents types d'humains. Tu interprètes la nature humaine et tu devines les énigmes du monde (Gorgias à l'Olympie) et tu te poses des questions sur le πάθος μάθος (en souffrant on apprend) Eschyléen. Même si tout est création terrestre, comme disait Franz Kafka, quoi d'autre peuvent construire les mains humaines? Le maître Solnes de Ibsen a voulu construire des châteaux dans l'air pour tenir sa promesse à Hilda (son âme) mais il tomba et se brisa. Mais cette fin ne la connaissent que les enfants (K.I. *Thargelies* (poésie)) et ceux qui ont essayés les sourires (K.I. *Sixième génération* (poésie)). Dans ce point existentiel et crucial, tu découvres la guerre de Troie de l'art, l'intime guerre du Péloponnèse de la poésie (K.I. *Afflictions* (poésie)).

Au mont des immaculés tu rencontres les idées éternelles et tu visites, comme dans le deuxième Faust, les mères idées, images de la vérité, où tient lieu la rencontre existentielle et ontologique avec le mystère. L' Art est un voyage infini de création et de vie. A l'entrée du mystère tu t'éloignes définitivement de la débauche des porcs (κεράτεια των χοίρων), tu ne veux plus la paille. Loin de Dieu, le vagabond (Empédocle) s'approche de la maison du père, qui l'aperçoit de loin. Le père s'empresse de l'embrasser. La joie du retour est grande. L' anastrophe de l'artiste s'assure (K.I. *Sixième génération* (poésie)).

Le mystère de l' E à Delphes commence à se dévoiler et est interprété, comme les inscriptions qui « se tiennent face à l'orchestre » (K.I. *Sixième génération* (poésie)). Une vraie transition de la mort à la vie (Nouveau Testament) même s'il faut le payer par le vinaigre et la bile mélangé (όξος μετά χολής μεμιγμένον) et une soif insoutenable. Tu n'es plus dépourvu de mémoire, mais tout puissant et avec ta plume tu peux combattre toutes forces contraires à Dieu, comme plat du potier (σκεύος κεραμέως). Tu as ôté ta tunique et es caricaturé de Roi (Voilà l'homme (Nouveau Testament)), tu as mis la chlamyde rouge, te présentant devant les ridicules de la terre.

Le danger du piège de la tentation du Dieu caché s'embusque jusqu'au moment où le vrai roi va mettre sa couronne d'épines, transformant la croix de malédiction en bénédiction et Eglise de sanctification. Tu hésites alors pour rien. Tu es, en même temps, riche et pauvre, ressource et pauvreté, abondance et pénurie, présence et absence (Symeon le nouveau Théologien) (Héraclite et *Banquet* de Platon). Tu as vaincu la division et la séparation. Tu te trouves totalement en transcendance. Altérité du même, identité de l'autre (K.I.). Le royaume appartient à l'enfant (Héraclite). Les signes des astres existent, conducteurs de l'âme « de la nuit au vrai jour », le retour à l'être (Ov), à l'Un (*République*). Un vrai art Platonicien et une philosophia perennis.

La blessure du passé destiné dans cette implacable interaction, devient source. Les minuscules deviennent majuscules et la chair se justifie comme incarnation du Dieu charitable et aimant.

Ainsi, l'artiste imitant Dieu et « participant de la nature sacrée » (Saint Pierre), devient destructeur-révolutionnaire, avec l'inconnu X, le Pythique dans la main. Il se transforme en messager Hermès ou Iris, en homme-dieu ou en dieu-homme, prêt pour l'ascension du Sinaï

interdit, sans barrière(μεσότοιχο φραγμού). Avec le non-être altéré il avance pour le Bois de la Vie, celui du Paradis, où il entend des verbes ineffables, descendant du troisième ciel.

Tu n'as pas à faire avec le verbe philosophique, mais avec la passion comme essai, expérience et expression. Dès lors, le verbe devient serviteur de la passion. Sa beauté est un acte religieux, un Dionysos mystique, celui qui a servi Eschyle, Sophocle et Euripide. Le premier enseignant, Homère, nous dévoile la tragédie du destin (εμπαρμένη), l'*Illiade* et l'*Odyssee*, tragédies de la passion, de la douleur, qui altèrent en bien les choses et les caractères. La fatalité (εμπαρμένη) est malheureusement inexplicable, absolue, comme celle d'Hectore, de Sarpédon et d'Achille. La fatalité (εμπαρμένη) représente Troie elle-même.

Personnellement, je suis convaincu que le vrai et grand créateur, celui en quel a donné raison Aristote dans sa *Poétique*, ne suit pas l'éthique (ήθος) artistique définit comme morale artistique. Comme un corrybante fou, dans le verbe irraisonnable (άλογο λόγο) - son et couleur- il peut même accepter son exil comme un nouveau Abraham, pour qu'il trouve, fidèle au commandement, la Terre Promise.

Il est « trois degrés loin du Roi et de la vérité »(*République*) et imitateur d'imitation (*République*), mais de quel système, étatique ou législatif? Il est imitateur du meilleur et du plus Beau des êtres (*Lois*) et explorateur de l'unique parmi les infinis, l'Un du *Timée*. Il devient alors Muse-Déesse philosophant, comme Socrate, la réalité politique, ou, cultivant, comme son disciple Platon, la vérité ontologique. Ainsi, chaque chose éphémère et fugitive, chaque représentation qui séduit, imaginaire ou réelle, chaque pseudo artiste, s'inclinent devant la résurrection dynamique de l'art et du ressuscité artiste-créateur. Cet artiste -créateur accepte les archétypes (παραδείγματα), les idées-éternelles comme des moyens hiératiques, pour la délivrance et la sacralisation du monde. Regardant les archétypes suprêmes, il crée des Parthénon et forme et reforme la matière. Il voit, comme le Seigneur, les « pays blancs prêts pour la moisson » (N. Testament) en « levant les yeux vers les cieux » (N. Testament). La cause errante, source de l'altération, finalement, obéit. Le bestiale se soumet et tous les Robespierres, s'atrophient et meurent. Alors, le grand historien français, Michelet, *Histoire de la Révolution Française*, donne raison à Thucydide avec son « bien éternel » (κτῆμα εσαεί). L'Atlantide surgit intacte des eaux de son cataclysme, après des millions d'années. Le monde ne s'est pas créé pour le malheur, mais pour la prospérité et la participation à la gloire céleste. Il s'agit de l'ontologie des nouvelles relations, pour la participation de toutes les générations (γέννοι) de l'être et pour la conscience cosmique et universelle, avec ses dimensions infinies, transcendantes et mystiques.

L'autrui (έτερος) de Cl. Levy Strauss devient ami, hétaire (έταιρος). C'est ce qu'a voulu l'Europe de l'après-guerre, pour échapper aux crématrices. Cela implique des ailes pour échapper à la queue du dinosaure-homosaure et des chiens qui dévorent les pauvres noirs du Soweto à l'Afrique du Sud là où les discriminations raciales florissaient pendant longtemps.

Les doux héritent de la terre car ils n'en n'ont pas besoin et Fechner voit la planète bleue comme un ange! Le poète ontologique contemple les hauteurs et agit « à l'image et à la ressemblance » (κατ' εικόναν και ομοίωσιν). Alors que *Théétète*, le Platonicien, s'enfuit, dans la mesure du possible vers Dieu, seul vers le Seul (μόνος προς Μόνον)(Plotin) et demande, quand vient l'accomplissement du temps, que le Seul vienne au seul (Syméon le nouveau théologien). L'imagination sacrée prend le pouvoir, comme l'a illustré Mai 68, dans la ville des lumières, Paris.

Il n'existe pas dans cette dimension, l'intérêt désacralisé, source de tous les maux sur cette planète. La nuée des martyres blanchit dans le sang de l'Agneau Mystique et avec des mains et des pieds humains se construit la Cité de Dieu (Saint Augustin). Les formes parfaites, comme la mariée parée pour son mari (ως νύμφη κεκοσμημένη τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς), descendent sur terre pour la transformer et la transmuier. La lumière du Thabor, interminable et mystique, inonde le monde et le dais de Dieu devient incroyable réalité, au siècle present et futur, celui du huitième jour, celui du jour sans fin et mystique, pour la Pâques de Dieu actuelle et à venir (Od. Elytis- Axion Esti), où « dans le lointain, on entend les cloches de crystal » (Axion Esti).

L'Être, ne se trouve pas dans ce lieu resplendissant dans l'oubli (λήθη), mais dans la vérité (ἀλήθεια). Le plumage splendide de l'oiseau du Paradis et les ailes grandioses de l'Archange, ayant subi tant de coups et de flèches empoisonnées, brillent de toute leur splendeur. La toison d'or est restaurée et l'expédition Argonautique prend tout son sens. Ce n'est plus l'actuelle « peau de mouton » (K.I.)! La toison d'or, gardée par les dragons au pays de Médée surgit pour illuminer le monde.

Œdipe Roi, comme tragédie, est dépassée dans cette dialectique et vient à Colonne. Œdipe fuit l'hubris, piège métaphysique de l'innocent, qui conduit au sacrifice tragique et, par la trappe de la mort, avec le héros Thésée, il s'engouffre au fond du temple où il entend des voix d'un autre type et voit d'étranges lumières. « Il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant », selon le verbe de Saint Paul. Œdipe, comme Job, prie de n'être jamais né. Les fils de l'homme, comme leur archétype Jésus dans le jardin de Gethsémani, affrontent le sommeil des disciples, le sommeil des hommes, alors qu'ils sont prêts à détruire, par des actes tragiques, l'hubris de l'existence et de la douleur.

Job, Œdipe et Antigone traversent le désert de l'être. Ils sont loin de Dieu. Ils subissent une énorme tension et provoquent la destruction pour atteindre la victoire inexplicable et silencieuse de la Vie, c'est-à-dire, celle de l'Esprit. Il s'agit de l'apprentissage de l'orthographe, de la syntaxe, du langage de la beauté, de la vérité et du Bien. Les blancs en esprit (Romanos le mélodien), à un moment donné, lèvent le voile du mystère et par les failles ouvertes par la Croix révèlent les signes de l'écriture (παρασημαντική) de la lumière cachée de Dieu.

Le pari tient, selon Pascal. La mer mêlée au soleil (A. Rimbeau), emmène dans ses vagues le poète-voyageur, celui qui confit l'acte poétique, puisqu'il a comme royaume son cœur (G. Seferis), et avance, comme le mystique espagnol, Saint Jean de la Croix, dans l'obscurité. Il a confiance en l'ange troublant l'eau qui guérit chaque paralysé que nous sommes. C'est la mission thérapeutique de la poésie, comme celle du Nouveau Testament. Dialectique entièrement Héraclitéenne - immortels mortel, mortels immortels. Atteindre une telle grâce requiert une humilité infinie - Humility is endless - nous dit le grand poète anglais T. S. Eliot.

Le temps (αἰών), entre temps, joue aux dés (πεσσοῦς), selon l'incontournable poète - philosophe Héraclite, initié d'Ephèse. Les dés de l'esprit qui coule comme le temps, ont, derrière eux, le jouer divin, au doigt divin, qui fait avancer l'histoire de la métahistoire, apportant la justice et l'absolution, selon l'ordre du temps (Anaximandre).

Il s'agit du premier adage d'Aristote: « le premier moteur immobile » (πρῶτο κινούν ἀκίνητον), qui transforme le temps « en image mouvante de l'éternité » (σε κινήτη εἰκόνα τῆς αἰωνιότητος) (Timée), réalisant dans l'histoire le plan divin, la volonté divine, le but même de la

Création, le ου ένεκα (Aristote).

Dans ces conditions, s'offre à nous le surprenant (το δεινόν), mais aussi les malheurs (δεινά)(Sophocle et Heidegger), la ruse (ο δόλος), c'est-à-dire, du Verbe (Hegel) et le chemin du Verbe vers l'autoconscience, l'autodétermination et la liberté finale (Hegel).

Chemin faisant, *Hélène* (Euripide) est une tromperie des dieux et la guerre de Troie a lieu pour un fantôme, pour une chemise vide (*Hélène*, G. Seféris), alors que les hommes se meuvent dans l'illusion des fantômes rappelant la confusion de Babel. Le poète - prophète se trouve en dehors de Babel, exilé et capable, comme voyant (νααβί), de dire ce qu'il voit (Isaïe - Tirésias), ouvrant le chemin pour le dénouement des enchaînés, pour l'aventure de l'importante et parfaite écriture (σπουδαία και τελεία - Aristote). Ainsi, les poètes inconsolables consolent tous les autres inconsolables de notre monde sanglant.

Un tel exploit appartient aux fous de l'amour et de l'extase, aux ivres de Dieu et de la matière noire, aux voyants de l'inconnu sacré. Ceux qui ont connu le rapt peuvent parler franchement et instantanément, de l'ici (ενθάδε) et de l'au-delà (το επέκεινα), de celui qui était est - το τι ην είναι - (Aristote), de l'être comme être - το ον ή ον - (Aristote) même s'ils peinent à atteindre l'intouchable, même s'ils peinent à voir ce qui se dit et s'entend de manières multiples (Aristote - Platon - Hölderlin).

L'Histoire, les faits accomplis des hommes, sont régis par la guerre, le sang, la ciguë et la croix. Tout cela à cause de l'imperfection et de l'ignorance du bestial et de la névrose diabolique de l'antimonde. Seul la Métahistoire, comme poésie et royaume ressuscitée de Dieu, a la solution du drame humain, comme nous la livrons le verbe diachronique et la littérature diachronique et l'art.

L'Histoire offre le chemin, les degrés, l'Odyssée. La Métahistoire est messianique et représente la plus haute cime et l'eschatologie, le mont Quaf des poètes chamanes, ceux qui se meuvent entre ciel et terre, entre le ciel et l'Hadès.

L'homme, comme dimension historique, est appelé pour son salut, de monter le mont du Seigneur et d'être vrai. D'où la route anagogique, symbolique et allégorique de ceux qui fonctionnent poétiquement. Ils agissent ayant la connaissance directe, la vision directe et la juste écoute, la clairvoyance (ψυχόραση) et la clairsouïance (ψυχακοή). Le son pur des festes (Ηχος καθάρως εορταζόντων)(C. Cavafy). Invisible troupe qui passe (Αόρατος θίασος που περνά)(C. Cavafy). Bataille douloureuse, aux olympiques de l'esprit. L'Histoire bouge dans le monde, mais, la Métahistoire n'est pas de ce monde (N. Testament).

L'homme est la mesure de toutes choses (Protagoras) ou Dieu est la mesure? (πάντων χρημάτων μέτρον Θεός)(Platon), ou l'être en route vers la divinisation? (ζώνον θεούμενον)(Les Pères de l'Eglise - Starets).

Les spirituels, comme Saint Porphyre (Αγιος Πορφύριος), nous ont dit de ne pas rationaliser et de se rappeler ce qu'ils nous donnent comme information d'en haut. Ils vivent dans la Pentecôte permanente, témoignant la vérité, témoignant l'Evangile. Ils s'identifient complètement avec le Seigneur. Ils prolongent le Christ dans les siècles, en quête de Dieu et amants perpétuels de Dieu. Ils ont franchi la porte étroite, vigilants et ont marché sur la voie affligée. C'est pour cela que le Seigneur a soulagé leurs âmes, les a fait renaître et les a éclairés de la lumière de Son Visage. L'agonie sacrée en eux, veillant, fous pour le monde et pour le Christ, en se moquant du monde,

ils ont connu la grandeur de l'élévation spirituelle et ont résolu leurs problèmes, grâce à leur sainteté (Saint Porphyre). C'est pour cela qu'ils se tiennent comme des signes lumineux et nous guident vers le Christ, véritables athlètes et hommes eucharistiques, armés de la mémoire inaltérable de Dieu. Ils ont été bénis et ont aidé à la sanctification du monde, alors qu'ils guérissent à l'auberge de Dieu, l'Eglise. Sans qu'ils soient amis du monde (μη όντες φιλόκοσμοι) mais amis des dieux (φιλόθεοι), ils montrent les sources célestes de la poésie et comme Nicodème, la nuit venant (ελθόντες νυκτός), ils se dirigent vers l'au-delà, la seconde naissance. Ils nous font naître comme de vrais Pères, par l'Evangile (Saint Paul). Ce sont des excellents chirurgiens. Ils ont subi et ont appris les choses sacrées et de l'ignorance de l'ignorance et de l'ignorance du malin, ils ont cultivé en eux l'autoconnaissance (αυτογνωσία) et la connaissance de Dieu (θεογνωσία). Comme Socrate, avec la connaissance de leur ignorance ils sont devenus les meilleurs des hommes (Pythie de Delphes), etant les pauvres en esprit ont gagné de cette manière, le royaume de Dieu, le royaume des biens impérissables. Purification, illumination, divinisation, le chemin des justes. L'historien anglais A. Toynbee, évoque comme fin de l'histoire, la ville des Saints. Certains la voient avant que vienne la fin.

On ressent des frissons quand nous pensons à ce chemin de croix. Ce chemin-là, est bien connu de ce qui prie « ayant comme encens le raisin » (K.I. *Thargelies* (poésie)), de ceux qu'ils labourent le « raisin mûr » (« τον βότρυν τον πέπειρον », Hymne Acathiste), comme la sainte mère de Dieu, a qui ont doit la révélation silencieuse de Dieu-Verbe, la seconde grande révolution de l'esprit dans l'hémisphère Occidentale, aux rives de la Palestine. La première, a eu lieu aux rives de l'Asie Mineure, comme découverte du verbe philosophique. Ces deux grandes révélations sont les défis permanents de la poésie. Ils ont déstructuré le monde et ils ont construit le monde de l'esprit, le monde du Verbe (Λόγος), aussi bien dans sa totalité que dans son infini (Levinas).

Par le démembrement et la différence, le non-être et l'altérité s'est inscrit dans la civilisation Occidentale, le centre ontologique, même si les post-modernes se sont lassés de l'Un et ont recherché le multiple, laissant derrière eux Parménide et le Parménide Platonicien, Héraclite et Plotin. Ils égarent ou éclairent le monde? « La nature aime à se cacher » (η φύσις κρύπτεσθαι φιλεί), dit Héraclite. Le désir et la jouissance jouent leurs rôles dans cette dissimulation de verbe (Foucault), quand la volonté de la vérité est de toute évidence sincère. De siècle en siècle, nous marchons vers la révélation perpétuelle, comme une authentique theophanie (θεοφάνεια) et le jeu continue encore. Dans l'empire des signes (Roland Barthes), les signes aujourd'hui viennent sans Dieu (nous, nous croyont le contraire) et malheureusement, dans le démembrement du saccage, dans le vide, dans la division. Le non-dit, l'extase, ne sont pas violent. Ils peuvent, dans la brise légère, ouvrir la lézarde et l'éraflure du couteau de Dieu ne saigne pas. Il ouvre des failles, déchire le rideau en deux et surgit abondamment la sainte lumière. Le code sacré attend ses lecteurs, dans un chemin synthétique, indissolublement lié avec des mondes lointains, mais parfaits. Avec des signes venant d'ailleurs et les fractures vierges, s'ouvrant seulement sur autres signes et la polysémie, comme l'empreinte suffisante se dirige vers le combat avec l'inconnu. Les limites de ce langage sont les limites du corps (K.I. *Les Afflictions* (poésie)).

Dans ce langage multiple, ceux qui ont connu l'insaisissable jouissance de Dieu, le Tout-Autre, peuvent écrire avec délices ou parler avec aisance le langage de la sainte liturgie de la poésie. Alors, avec la peur de Dieu, nous approchons, avec foie et amour, sachant que toute grâce parfaite descend de l'au-delà par le Père des Lumières.

Suivant l'incitation de Dostoïevski – seule la beauté peut sauver le monde – je suis passé au bureau d'à côté pour voir les yeux verts et magnifiques d'une jeune femme. Je lui ai dit : « Je suis passé voir tes yeux ». Malheureusement, elle n'a rien compris! Elle ne disposait pas les conditions que nous avons déjà présentées.

Malgré tous ce qu'on a dit, le jeu dans le temps continue implacablement. La question demeure sans réponse et ouverte. Nous avons jadis écrit :

« L'alentour
Couteau a double tranchant
et il fallait aimer l'ironie »

(K.I. Les Courètes Porte - Boucliers, 5.4.1970)

Malheureusement « C'est le temps des exils

en Crète et

à Chypre » (K.I. Les Courètes Porte - Boucliers, 5.4.1970)

Avec ses faits tragiques de notre monde et avec le souci de l'erreur humaine, nous avons qu'a demander au Socrate de la plénitude d'exercer son ironie habituelle, on lui disant:

« N'es-tu pas trompé
et par Dieu
et par César? »

(K.I. Les Courètes Porte -Boucliers, 21.5.1971)

K.I.=Klitos Ioannides

(traduit du grec par Ioanna Frangou)